

Angleterre.

On écrit de Londres, 1er février : Un conseil de cabinet a été tenu aujourd'hui dans l'après-midi, à la résidence officielle de lord Palmerston, Downing street.

Nous apprenons avec grand regret que lord Palmerston se propose d'abandonner la présidence du cabinet, à cause de l'urgence et du nombre de ses occupations au Parlement. Sa place serait probablement prise par le comte Russell, dans les mains de qui les intérêts de l'Angleterre ne souffriront point, si nous en jugeons d'après son passé et d'après son attitude ferme vis-à-vis du gouvernement de Washington dans l'affaire du Trent. Si ces bruits sont vrais, de nombreux changements seraient nécessaires, et déjà on désigne le duc de Newcastle pour le foreign-office, sir George C. Lewis pour le ministère des colonies, et lord Grey pour la guerre. Tout cela est prématuré, nous n'en doutons pas, mais nous croyons à des changements importants avant la fin de la session.

Certes, tant que son parti restera au pouvoir, nul n'est plus propre à l'emploi de premier ministre que le comte Russell. Lord Grey ferait un excellent premier ministre, il l'a prouvé. Nous n'avons jamais été bien convaincu, nous l'avouons, que les talents de sir G. Lewis fussent bien employés au ministère de la guerre, et nous serions heureux de le voir dans une sphère plus appropriée à la tournure de son esprit. Aux colonies, il serait aussi bien qu'à l'intérieur et à sa véritable place.

On écrit de Londres :

M. Mason est installé à Londres comme commissaire spécial des Etats-Confédérés en Angleterre. M. Slidell est à Paris, chargé d'une mission analogue en France. M. Root est nommé commissaire spécial en Espagne, et M. Mann en Belgique. M. May, après un voyage de quelques semaines sur le continent, retournera en Amérique, où il vient d'être élu sénateur au Congrès des Etats-Confédérés.

Prusse.

On écrit de Berlin, 1er février :

La Chambre des seigneurs a adopté aujourd'hui sans aucune modification le projet de loi sur l'obligation du service militaire.

MM. Virchow, Frése et Twisten ont formulé chacun un projet de motion sur la question allemande, et la faction progressiste a nommé une commission chargée de fonder ces projets en un seul et de rediger la proposition que la fraction présentera à la Chambre.

Les instituteurs de la regence de Königsberg viennent d'adresser à la Chambre une pétition dans laquelle ils se plaignent vivement de la compression qu'ils subissent de la part du clergé luthérien.

La vie de société offre beaucoup d'animation en ce moment à Berlin. Presque tous les jours, il y a des bals et des soirées chez les princes, les ministres, les hauts fonctionnaires et le roi y assiste très-souvent. La reine a repris ses soirées intimes où elle réunit autour d'elle des artistes et des savants. Il n'y a que la princesse royale qui garde un deuil sévère et quitte rarement ses appartements.

Le colonel de la garde de police de Berlin, M. Pötske, qui a été condamné à six semaines de prison pour avoir fait délivrer un faux passeport, a retiré le pourvoi qu'il avait formé contre ce jugement et a demandé sa grâce au roi. S. M. la lui a accordée.

On écrit de Munich, de Huremberg et de Stuttgart à la Gazette d'Augsbourg que partout on se plaint des inondations, et

que toutes les rivières débordent. Entre Salzbourg et Lenz la circulation sur le chemin de fer est interrompue. Les eaux de l'Isar sont sorties de leur lit, à Huremberg, la Weignitz est devenue un grand lac, plusieurs places et rues de la ville sont couvertes d'eau; un pont de circonstance relie les deux parties de la ville et le Correspondant de Huremberg n'a pu paraître le 31 janvier parce que la maison où se trouve l'imprimerie de ce journal était envahie par les eaux. A Constadt le Neckar a dépassé de douze pieds sa hauteur ordinaire. A Hall on se promène en bateau sur la place du marché et des personnes ont dû se sauver du canot du premier étage de leur maison.

Espagne.

On a reçu de Madrid des nouvelles de la Vera-Cruz qui vont jusqu'au 5 janvier : La population de cette ville manifeste la plus grande satisfaction de la conduite qu'observent les troupes espagnoles auxquelles elle témoigne de plus en plus sa sympathie. Le congrès mexicain a inversé Juarez du pouvoir dictatorial, soit pour traiter de la paix avec les troupes alliées, soit pour organiser la résistance.

Cochinchine.

Nous empruntons au Courrier de Marseille la correspondance suivante qui lui est adressée de Saigon, en date du 13 décembre :

Tout se prépare pour une prompte et vigoureuse campagne contre Bien-Hoa. L'amiral Bonard a passé, le 30 novembre, une revue générale des troupes qui se trouvaient déjà à sa disposition, et qui, dormant depuis six mois sur un volcan, se sont réveillées pleines d'enthousiasme en apprenant qu'on allait enfin sortir de ce déplorable repos.

On préludait aux grandes opérations en poussant journellement de fortes reconnaissances sur les positions ennemies dont on appréciait l'importance par les détails suivants :

Bien-Hoa, quartier général des généraux, était défendu par 30.000 Annamites et 800 pièces de canon.

Je dis par 30.000 Annamites, et non pas 30.000 hommes, afin de faire parfaitement comprendre la possibilité d'enlever une pareille position avec le peu de troupes dont pouvait disposer le nouveau gouverneur. Outre cette masse d'indigènes et de canon qui défendent Bien-Hoa, situé sur la rive gauche du fleuve, cette ville est couverte sur la rive droite, par trois forts armés de 60 bouches à feu, et la rivière se trouve coupée par deux fortes estacades, une en bois, l'autre en pierre.

L'ennemi supposant que le barrage en bois qui est le plus rapproché des navires français pourrait être forcé, a établi entre ce point et le barrage en pierre, deux forts, un sur chaque rive qui, par leurs feux croisés, doivent couvrir de projectiles tout l'espace qui sépare ces deux travaux de défense.

Au moment du départ du courrier on avait pris les dispositions suivantes :

Le dimanche 22 décembre, le capitaine de vaisseau Lebris, ayant sous ses ordres la corvette à vapeur de 1er rang le Duchayla, les canonnières de 1re classe la Fusée et la Mitraille, et les chaloupes canonnières portant les numéros 22 29 et 31, devait attaquer et briser les estacades pendant que l'amiral Bonard, à la tête d'une colonne de 500 hommes, balaiera la rive droite, sous la protection de l'artillerie des frégates la Renommée et l'Entrepreneuse, mouillées dans le rentrant formé par le fleuve.

Après le coup de main qui doit faire tomber en notre pouvoir les têtes de pont par lesquelles l'ennemi dépeuche continuellement sur notre territoire, on attendra les nouvelles troupes annoncées pour

entreprendre la grande expédition sur la rive gauche et s'emparer de Bien-Hoa.

Les troupes qui occupaient Tien-tsin et le nord de la Chine étaient arrivées à Saigon sous les ordres du général O'Malley. Elles se trouvaient à bord de la Dryade, de la Loire et du Japon, qui devaient les rapatrier par la voie de Suez.

Il n'était pas encore question de renvoyer des navires en France et on pensait que cette décision ne serait prise qu'après le résultat des opérations en voie d'exécution. (Monsi Bar.)

CHRONIQUE LOCALE ET DÉPARTEMENTALE.

Par suite d'une convention intervenue entre le gouvernement belge et le gouvernement français, l'embranchement que la compagnie du Luxembourg est tenue de construire pour relier son chemin de fer avec la ligne des Ardennes, à Longwy, devait être terminée pour le 1er janvier dernier. Nous apprenons que M. Reed, directeur délégué, a parcouru hier avec une locomotive toute la ligne jusqu'à Arthus, dernier village belge vers la frontière de France. Desormais, cet embranchement, qui relie directement la Belgique à la France par le département de la Moselle, et nous met en rapport avec tout le bassin de la Chière, peut être livré à l'exploitation sur la partie belge. Quant à la partie à construire sur le territoire français, on ne peut guère espérer de la voir terminer avant le mois de juillet ou d'août.

On annonce qu'à dater du 1er avril prochain, l'administration des postes réalisera dans la fabrication des timbres-poste une amélioration dont l'Angleterre a donné l'exemple. Cette amélioration permettra de séparer facilement les timbres les uns des autres sans le secours d'aucun instrument tranchant.

Le Courrier de Lyon, appelle l'attention du commerce, sur une tentative de friponnerie souvent répétée, mais organisée à Londres sur une échelle plus grande que d'habitude, et qui paraît spécialement destinée à l'exploitation de notre ville. Une maison anglaise, complètement inconnue ou usurpant les noms d'autres négociants honorables, a adressé une foule de lettres aux commerçants et industriels de Lyon, dont elle a copie les noms dans l'Almanach de Bottin, pour demander des échantillons ou des cotes de prix de leurs marchandises, promettant d'envoyer des ordres considérables, si les conditions du marché conviennent aux prétendus acheteurs anglais.

Plusieurs fabricants de soierie ont déjà reçu leur part de ces missives, toutes écrites de la même main et conçues à peu près dans les mêmes termes. Excités par le besoin de vendre, comme s'y attendaient sans doute, les faux commissionnaires de Londres, ils se sont empressés d'accepter des offres qu'ils considéraient comme un heureux symptôme de la reprise des affaires. Mais un de nos négociants en drogueries qui avait reçu, de la même manière, une commande importante de produits chimiques, a eu la prudence, avant d'expédier sa marchandise, d'écrire à son correspondant ordinaire en Angleterre, pour le prier de prendre des renseignements certains sur le crédit de cette maison. On lui a immédiatement répondu de ne rien envoyer à ces prétendus commerçants, qui ne sont que des chevaliers d'industrie.

Un journal de la localité accuse un de ses confrères d'anarchie et de haine contre le gouvernement, parce qu'il a défendu l'intérêt des marins de Boulogne dans la question des péches. Ces marins déclarent leur industrie menacée; on leur répond qu'ils se trom-

pent, mais il s'entêtent à croire qu'ils connaissent mieux les conditions de leur métier que les bureaucrates de Paris, et ils cherchent à exposer leur position dans la presse.

Le journal libre-échangeiste de Boulogne n'insulte-t-il pas le gouvernement en déclarant anarchiste un écrivain qui, de bonne foi, reproduit les doléances d'une classe nombreuse et respectable? On nous écrit pour nous informer que la commission anglaise de l'Exposition de Londres vient d'assigner généreusement aux industriels de Roubaix un espace de trente mètres de longueur sur soixante-huit centimètres de profondeur.

Si ce fait est vrai, on conviendra qu'il n'est pas de nature à encourager nos exposants. C'est tout simplement une impertinente mystification. Hier matin, la nommée Léonie Fossier, de Nomain, s'était mise en route de bonne heure, pour rapporter sa pièce chez M. Dutilleul-Lorhois.

Arrivée près de Forest, elle se sentit à bout de forces et pria son beau-frère qui l'accompagnait de porter son paquet. Elle suivait avec beaucoup de peine son compagnon de voyage, lorsque celui-ci en se retournant, s'aperçut qu'elle était restée en arrière, il revint sur des pas et vit la malheureuse jeune fille étendue sans mouvement sur la route.

Nous n'avons aucun renseignement qui puisse faire connaître la cause réelle de cette mort subite.

La nommée Sophie Quivy, femme Gervais, se faisant passer pour la femme du sieur Mormont, entre depuis quelque temps à l'hôpital, à regu du bureau de bienfaisance, en moins de trois semaines, dix-huit pains. La fraude a été découverte et Sophie Quivy vient d'être arrêtée par la police de Roubaix.

Un procès verbal a été dressé à la charge des sieurs Demis Tiberghien, âgé de 44 ans et Alfred Desmeuque, âgé de 44 ans, tous deux demeurant à Tourcoing au hameau du Chopet, pour vols de divers objets de mercerie; là aussi il y a eu effraction, ils ont brisé un carreau de vitre chez Mme Catherine Hus, veuve Toq, demeurant à Tourcoing au hameau du Chopet.

Tourcoing. — Depuis quelque temps, on a eu à constater quelques tentatives de vol. Dans la nuit du dimanche au lundi, une expédition de ce genre a eu lieu rue du Tilleul, 46.

Cette maison tient, par le quartier de derrière, à la pâture de la ferme de M. Dessauvage. Cette pâture n'est séparée elle-même de la station que par un champ, clos de quelques lattes qu'il est facile de briser, mais fermées et reliées ensemble par une barrière cadenassée; on peut donc arriver facilement aux habitations... mais avec escalade — circonstance aggravante — cela dit pour MM. les voleurs.

Ceux qui ont cherché à pénétrer au numéro 46 ont dû escalader ce premier obstacle. Ils en rencontrèrent un plus sérieux à la grille du petit jardin qui se trouve entre la maison et la pâture. Il paraît que l'escalade ne put réussir; ils eurent recours à l'effraction — autre circonstance non moins aggravante. La grille fut brisée, une partie du mur qui la soutient, démolie; des pas très visibles conduisaient de la grille à une fenêtre, heureusement bien défendue.

D'autres pas très bien marqués retournaient à la grille. Le ou les voleurs avaient renoncé à l'escalade du premier étage dont les fenêtres ne sont garanties par aucun volet. Il suffisait de briser une vitre pour ouvrir cette fenêtre. Il est regrettable

qu'ils n'aient pas persisté dans leur œuvre. La ils se seraient trouvés dans un atelier de peintre encombré de toiles, de fioles d'huile, d'essence, de vernis; pour peu qu'ils eussent vu ces bouteilles pour du vin de la Charente ou du rasail, la décompture était complète, avec cela qu'ils n'étaient qu'à plus loin que cet atelier parfaitement fermé au dehors.

Il y avait toutes les conditions voulues pour que les auteurs de cette tentative aient galé, ou mieux à Cayenne, surtout s'ils eussent eu seulement un couteau dans leur poche: vol avec escalade, effraction, la nuit, et à main armée.

Les locataires de cette maison n'habitent pas ce quartier la nuit et n'ont rien entendu. Le lendemain seulement ils ont vu les dégâts.

Le nommé Louis Dehyer, né à Dottignies, emballer d'une maison de commerce de Roubaix, et prévenu de vol d'une partie de marchandise, a été arrêté hier à la station de Tourcoing par M. le commissaire spécial du chemin de fer qui l'a dirigé sur Roubaix pour le mettre à la disposition de M. le commissaire central de cette ville. Cet individu venait de Belgique.

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX.

Bulletin de la séance du 2 février 1862. Sommes versées par 88 déposants, dont 43 nouveaux. fr. 11,282. 55 demandes en remboursement. 12,200 15 Les opérations du mois de février sont suivies par MM. J.-B. Dujardin et Delfosse, directeurs.

VILLE DE ROUBAIX.

Mouvement de population. — 1861. NAISSANCES. Enfants légitimes. { Garçons. 1,036 Filles. 964 Total. 2,000

Naturels reconnus { Garçons 9 Filles 5 Total. 14 id. non reconnus { Garçons 94 Filles 89 Total. 180 Total général { Garçons. 1,136 Filles. 1,058 Total. 2,194

15 naissances doubles ayant produit 16 garçons et 14 filles. MARIAGES. Entre garçons et filles. 346 Entre veufs et filles. 32 Entre garçons et veuves. 17 Entre veufs et veuves. 11

Nombre de mariés { Epoux. 172 qui ont signé. { Epouses. 125 Mariages précédés d'actes respectueux. 1 Mariages précédés de contrats. 33 Mariages contenant légitimation. 63 Enfants naturels ainsi légitimés. 69

DÉCÈS. Garçons mariés. 122 Hommes mariés. 122 Veuves. 51 Filles. 425 Femmes. 119 Veuves. 72

Nombre d'individus inscrits en vertu de l'art. 80 du Code civil. 23 Enfants morts-nés ou présentés sans vie. 77 Total des décès. 1,369

Le nombre des naissances étant de 2,194 Différence. 825 Pour toute la chronique locale, J. REBOUX.

ce qu'il savait de la bouche même de son fils au sujet du mariage qu'il devait contracter avec la fille du marquis de Linancourt: ces détails, qui avaient d'abord excité la surprise du duc, avaient fini par le convaincre de l'heureuse révolution que le temps et l'éloignement venaient de produire dans les idées de son fils. Fier, ou plutôt heureux d'un succès dont il osait à peine se flatter depuis quelque temps, il alla sur-le-champ en faire part à son ami d'Orgemont. Il ne se trompait pas sur l'espèce d'intérêt que celui-ci devait y mettre, et pensa qu'il serait enchanté d'apprendre un événement dont le résultat ne pouvait qu'assurer sa tranquillité.

(La fin au prochain numéro).

JOURNAL A 1 FRANC 80 CENT.

Le MANUEL GÉNÉRAL, recueil mensuel fondé par le Gouvernement en 1834, pour activer la propagation et l'amélioration de l'instruction primaire, paraît sans interruption depuis cette époque. Ce journal, que tous les amis et tous les protecteurs de l'enseignement populaire se font un devoir de propager, est une merveille de bon marché. Moyennant 1 franc 80 cent. par an, l'abonné reçoit chaque mois un numéro contenant des articles sur l'enseignement, sur les arts agricoles, sur les sciences appliquées, des sujets de devoirs avec leurs corrigés, des lectures intéressantes pour les maîtres et pour les élèves, tous les actes officiels relatifs à l'instruction primaire; il reçoit, en outre, quatre morceaux d'excellente musique.

On s'abonne à Paris, chez M. HACHETTE et Co, rue Pierre-Sarrasin, et dans les départements, chez tous les libraires.

être attribuée à une curiosité indiscrette, et souffrait en silence d'un mal dont il n'avait pas plus ignoré la naissance que les progrès. Quelques mois provoqués par un événement inattendu, un beau site, ou les accidents de lumière causés par l'interposition des nuages, étaient les seuls qu'il osât hasarder, et ils n'avaient produit aucun effet. Mais enfin les frontières sont franchies, et les voyageurs ont atteint le cime des Alpes. Voilà l'Italie! s'écria Dumont, espérant que la vue de ce beau pays allait produire quelque diversion à l'état d'Albert. L'Italie! répéta celui-ci, en poussant un profond soupir; et il jeta en même temps un dernier et douloureux regard sur la France. Ce regard expressif n'avait pas besoin d'interprétation; et Dumont comprit la violence d'un sentiment qui produisait sur Albert l'effet d'une seconde séparation.

L'Italie, son ciel enchanteur, ses beaux monuments, ses antiquités, ne furent pas plus capables de l'intéresser. L'âme, dans l'état de calme reçoit facilement l'impression des objets extérieurs, mais lorsqu'elle est agitée, elle porte en tous lieux l'empreinte qui lui est propre. L'imagination désenchantée d'Albert recouvrait de sa couleur sombre les aspects les plus riants et les plus enchanteurs; toutes les choses lui étaient indifférentes, tous les hommes importuns. Il fuyait leur société. Seul, toujours seul, il semblait n'être venu en Italie que pour y attendre la fin assignée à son exil, et cette fin, il l'espérait et la redoutait à la fois. Jamais, il le sentait, son père ne révoquerait l'arrêt qu'il avait prononcé! Tout ce qu'il pouvait espérer de sa bonté, c'est qu'elle le détournerait de l'obliger à une alliance que son cœur repoussait; mais se flatter qu'il con-

sentit à la seule qui peut assurer son bonheur était une chimère qu'il se défendait d'embrasser. Il connaissait trop bien les principes qui avaient toujours réglé la conduite du duc, et quoiqu'il ne les partageât pas entièrement, il les respectait par cela seul qu'ils étaient ceux de son père, et ne les traitait pas de préjugés. Elevé par lui, ce qu'il en avait le mieux appris, c'était à le connaître et à l'aimer par-dessus tout; mais il avait encore reçu les leçons d'un second maître, de l'adversité qui avait modifié dans le fils l'exaltation de certains sentiments du père. C'est à cette école, et par l'exemple même du duc qu'il avait pris l'idée d'une noblesse supérieure à celle de la naissance, et cette noblesse qui avait tant excité son admiration, il l'avait retrouvée tout entière dans l'âme de d'Orgemont. Mais la conséquence qu'il en tirait n'était sensible que pour lui seul, et cette pensée le replongeait dans une continuelle mélancolie.

Les lettres qu'il recevait de Paris ne faisaient qu'ajouter à ce pénible sentiment. Il n'entretenait de correspondance qu'avec son père: et le soin que celui-ci prenait de ne jamais lui parler de la famille d'Orgemont lui apportait à chaque courrier une nouvelle preuve qu'il persistait toujours dans son inflexible volonté. De si cruels assauts ne pouvaient manquer d'influer sur sa santé, qui était déjà si altérée à l'époque de son départ. Après un état de langueur qui avait duré plusieurs mois, il fut atteint à Rome d'une maladie grave et dont les symptômes se montrèrent de la nature la plus alarmante.

Son premier soin, dès qu'il s'aperçut que son état pouvait devenir dangereux, fut de recommander à Dumont de se gar-

der d'en donner connaissance à son père, dont il craignait d'exciter les inquiétudes. Au bout de deux jours, une fièvre ardente s'était manifestée. Le médecin appelé ne cacha pas à Dumont que son maître était menacé d'une maladie dont il n'osait garantir les suites, et l'engagea, ce qui était certes fort inutile, à redoubler de zèle et d'activité. Une heure après la sortie du docteur, le comte de Valès se présenta chez Albert. C'était un seigneur espagnol qui avait connu le duc de Saint-Céran à Madrid, et conservait avec lui des rapports de la plus étroite intimité. Le hasard lui avait fait retrouver Albert à Rome, et depuis un mois il venait de temps en temps lui rendre visite. Ce jour-là son intention était de prendre congé d'Albert et de lui demander des commissions pour Paris, où il se disposait à aller avant de retourner en Espagne. Dumont, auquel il annonça en entrant l'objet de sa visite, s'empressa de le prévenir que son maître était légèrement incommodé, et crut qu'il se retirerait. Mais Valès insista, et il ne fut pas possible de lui refuser la porte. Albert avait le teint animé par la fièvre, ce que l'Espagnol prit pour le coloris de la santé. Je pars, dit-il, dès ce soir; et, comme je me propose de voir à Paris le duc de Saint-Céran, j'ai voulu m'assurer de votre état par moi-même, afin de lui porter de vos nouvelles. J'apprends avec plaisir que votre indisposition est peu de chose... Ma santé est beaucoup meilleure, répondit Albert. N'oubliez pas de le dire à mon père. Je ne tarderai pas à le rejoindre. Il m'attend... vous savez... le marquis de Linancourt aussi... sa fille... bientôt tout va s'arranger... et il se mit à sourire, Valès n'était pas au fait des projets auxquels s'appliquait ce discours, mais il

ne voulut pas en paraître étonné, dans la persuasion où il était qu'Albert, qui lui en parlait pour la première fois, croyait apparemment lui en avoir déjà fait la confidence. Il ne lui fut pas difficile au surplus de comprendre qu'il s'agissait d'un mariage, et, après quelques vagues félicitations adressées à ce sujet, il abrégé sa visite et s'éloigna.

Cependant les propos sans suite que venait de tenir Albert étaient l'effet du commencement d'un délire qui s'accrut d'une manière effrayante après le départ du comte de Valès. A partir de ce moment, la maladie prit de jour en jour un caractère plus sérieux elle se prolongea l'espace de trois semaines, pendant lesquelles on désespéra plus d'une fois de sa vie. Dans cette longue période de temps, il ne témoigna d'inquiétude que pour le pauvre Dumont, qu'il grondait doucement des fatigues qu'il se donnait. Quant à lui, la sérénité qui se montrait dans tous ses traits indiquait assez qu'il ne redoutait aucun événement et qu'il se préparait à tout avec la plus entière résignation.

Ce courage, peut-être, et son extrême jeunesse le firent enfin triompher du péril éminent où il s'était trouvé si longtemps. Le médecin déclara alors que le changement d'air était le seul moyen de compléter sa guérison, et lui conseilla de retourner promptement en France. Albert se montra d'autant plus disposé à déférer à cet avis que le fatal délai de six mois allait expirer. Il écrivit donc au duc pour lui annoncer son retour.

De grands changements s'étaient déjà opérés chez le duc de Saint-Céran et dans la famille d'Orgemont, lorsque la lettre d'Albert arriva. Le comte de Valès avait vu son ami; il lui avait rendu compte de

ce qu'il savait de la bouche même de son fils au sujet du mariage qu'il devait contracter avec la fille du marquis de Linancourt: ces détails, qui avaient d'abord excité la surprise du duc, avaient fini par le convaincre de l'heureuse révolution que le temps et l'éloignement venaient de produire dans les idées de son fils. Fier, ou plutôt heureux d'un succès dont il osait à peine se flatter depuis quelque temps, il alla sur-le-champ en faire part à son ami d'Orgemont. Il ne se trompait pas sur l'espèce d'intérêt que celui-ci devait y mettre, et pensa qu'il serait enchanté d'apprendre un événement dont le résultat ne pouvait qu'assurer sa tranquillité.

(La fin au prochain numéro).

JOURNAL A 1 FRANC 80 CENT.

Le MANUEL GÉNÉRAL, recueil mensuel fondé par le Gouvernement en 1834, pour activer la propagation et l'amélioration de l'instruction primaire, paraît sans interruption depuis cette époque. Ce journal, que tous les amis et tous les protecteurs de l'enseignement populaire se font un devoir de propager, est une merveille de bon marché. Moyennant 1 franc 80 cent. par an, l'abonné reçoit chaque mois un numéro contenant des articles sur l'enseignement, sur les arts agricoles, sur les sciences appliquées, des sujets de devoirs avec leurs corrigés, des lectures intéressantes pour les maîtres et pour les élèves, tous les actes officiels relatifs à l'instruction primaire; il reçoit, en outre, quatre morceaux d'excellente musique. On s'abonne à Paris, chez M. HACHETTE et Co, rue Pierre-Sarrasin, et dans les départements, chez tous les libraires.